

BYNÈ, AUTRE NOM D'INÔ-LEUCOTHÉA

Déjà rebaptisée Leucothéa (« Blanche-déesse ») en recevant l'honneur exceptionnel de prendre rang parmi les immortels, Inô devient Bynè dans l'*Alexandra* de Lycophron, notamment dans sa réécriture d'un passage bien connu de l'*Odyssée* (chant V, vers 333-353), comme dans un fragment – au moins – de Callimaque, puis dans un autre, d'Euphorion de Chalcis, toujours au III^e siècle.

1. Callimaque, fr. 91 Pfeiffer :

A[. . .] Μελικέρτα, μιῆς ἐπὶ πότνια Βόνη

Mélicerte, sur une seule ...¹ la vénérable Bynè...

2. Fr. 745 Pfeiffer (cité sans nom d'auteur dans l'*Etymologicum genuinum* B, s.u. Βόνη = *Etymologicum magnum*, p. 217, l. 5-9) :

Βόνης καταλέκτριαι αὐδηέσης

Les suivantes (?)² de Bynè, douée de la parole.

3. Lycophron, *Alexandra*, v. 102-109 :

Καὶ τὴν ἄνυμφον πόρτιν ἀρπάσας λύκος,
δυοῖν πελειαῖν ὠρφανισμένην γοναῖν
καὶ δευτέραν εἰς ἄρκυν ὀθνείων βρόχων

105 λῆϊτιν ἐμπταίσασαν ἰξευτοῦ πτερῶ,
Θύσησιν ἄρμοι μῆλάτων ἀπάργματα
φλέγουσαν ἐν κρόκησι καὶ Βόνη θεᾶ,
θρέξεις ὑπὲρ Σκάνδειαν Αἰγίλου τ' ἄκραν,
αἴθων ἐπακτήρ καγχαλῶν ἀγρεύματα.

1. Ἀ[γκόρης], proposé par les premiers éditeurs, permettrait de retrouver une expression proverbiale (« Mélicerte, sur une seule ancre la vénérable Bynè... », cette « ancre » étant Mélicerte, enfant unique d'Inô depuis la mort de son frère, Léarchos). Mais seules quatre lettres semblent manquer.

2. L'hapax καταλέκτριαι peut embarrasser. Rudolf PFEIFFER (*Callimachus, I. Fragmenta*, Oxford, Clarendon Press, 1949, p. 510) suggère καταδέκτριαι, qui serait un autre hapax, « *dei enim marini Inonem κατεδέξαντο* ».

Et, loup ravisseur de la jeune taure non épousée,
Privée des deux colombes de sa descendance³
Et dans un deuxième filet de mailles étrangères⁴

- 105 Tombée captive à cause du plumage de l'oiseleur,
Quand, pour les Délirantes⁵, les prémices des brebis elle venait
De brûler sur le rivage, et pour la déesse Bynè,
Tu courras au-delà de Scandeia et du promontoire d'Aigilos,
Chasseur ardent riant aux éclats de ta prise.

4. Lycophron, *Alexandra*, v. 757-761 :

Μόλις δὲ Βύνης ἐκ παλιρροίας κακῆς
ἄμπυξ σαώσει στέρνα δεδρυφαγμένον
καὶ χεῖρας ἄκρας, αἷς κρεαγρεύτους πέτρας
760 μάρπτων ἀλιβρώτοισιν αἰμαχθήσεται
στόρθωγξι.

Et difficilement le diadème de Bynè du flux et du reflux mauvais
Le sauvera. Il [Ulysse] en aura fait une barrière pour sa poitrine
Et l'extrémité de ses mains, qui les rochers avides de chair

- 760 Saisiront, dont l'ensanglanteront les pointes
Rongées par la mer.

5. Euphorion, fr. 127 Powell (p. 52) :

Πολύτροφα δάκρυα Βύνης

Les larmes nourricières de Bynè.

Nous passerons vite sur les explications anciennes qui rattachent Βύνη à δύνειν (« s'enfoncer, plonger ») en admettant un passage du δ- à β-, prétendument propre au dorien, par lequel *Δύνη aurait abouti à Βύνη, ou en supposant une syncope de *Βυθοδύνη, composé de βυθός (« fond ») et δύνειν (*Etymologicum genuinum* B, *Etymologicum Gudianum* [3^e article βύνη], *Etymologicum magnum*, scholies à l'*Alexandra*). Mais la première glose de l'*Etymologicum Gudianum* s.u. βύνη : εἰς τὸ γυνή, ne vaut guère mieux, malgré la présence de βανά au lieu de γυνή (< *g^whā) en béotien, plus précisément chez Corinne (fr. 664 [a] Page, v. 2), avec le traitement attendu de la labiovélaire devant une voyelle d'appui de timbre a⁶. Et la dérivation voulue par Jean Tzetzès, qui, dans son commentaire de

3. Hermione et Iphigénie, toutes deux filles, pour Lycophron, de la « jeune taure » (v. 102) qu'est Hélène.

4. Le premier à prendre Hélène dans son filet a été Thésée ; le second sera Pâris, le bel « oiseau » étranger du vers 105 et le « loup » du vers 102.

5. Les Bacchantes.

6. L'*Etymologicum Gudianum*, à la fin du troisième article βύνη, y voit un mot béotien pour la simple raison que Inô-Leucothéa est la fille du fondateur de Thèbes, Cadmos, et l'épouse du Béotien Athamas.

l'*Alexandra*, explique Βύνη en le rapprochant de βύειν pris au sens de « cacher », se heurte au fait que le verbe signifie plutôt « bourrer, remplir »⁷.

Le substantif βύνη, qui désigne une sorte de malt, ne paraît cependant pas pouvoir être retenu, et l'on ne peut rien tirer de ce lemme d'Hésychios, assurément corrompu : βύνη · θάλασσα · πεύκη (« pin » ?). Quant au recours à d'autres langues, il est d'autant plus difficile que nous ignorons le sens de Βύνη. Et nous aiderait-il ? Car parmi les mots grecs en βυ-, dont beaucoup sont connus seulement grâce au lexique d'Hésychios,

1. certains sont issus d'onomatopées : βῦ, simple exclamation admirative, βύας (le « grand duc », à cause de son cri), d'où le verbe βύζειν (« hululer »), dont a été tiré βῦζα, doublet de βύας ;

2. d'autres sont techniques et, comme souvent, obscurs : βύνη (déjà vu), βύρσα (« peau, cuir ») et ses composés ou dérivés⁸, βύρτη (« lyre »).

3. Bien que peut-être indo-européenne, l'origine de βυθός (et donc βυσσός, βύσσα, etc.) est incertaine.

4. Reste la famille de βύω, pour ne rien dire de quelques termes empruntés que l'on mettrait difficilement en rapport avec la « Blanchédéesse »⁹. Elle est constituée de mots apparemment populaires, familiers ou vulgaires tels que βυβός (« plein, gros »), βύζην < *βύσδᾶν (« en masse »), βύθαλον (« bouchon »), βυλλά < *βυσλά ? (« remplis »), ἐβύ-νουν et βυννεῖν, dont nous reparlerons, διαβύνεται (« s'enfonce en bouchant », chez Hérodote, II, 96), βύσμα et βύστρα (« bouchon »), βύτανα (« renflements formés par les articulations », d'où « poing(s) fermé(s) » ?), βυτθόν (« multitude »), auxquels sont à joindre notamment βυκτά (« des choses fâcheuses »), βύκτης (« souffleur » ou, lorsqu'il est substantivé, « ouragan »), βύτθαν (« étourneau ») et même βυστίχοις (de βυσ- et στίχος, « ligne, rangée » ?), nom de certains filets pour la pêche en

7. Eduard SCHEER, *Lycophronis Alexandra*, II (1908), réimpression, Berlin, Weidmann, 1958, p. 56, l. 4-5.

8. « S'agit-il d'un terme dialectal ou d'un emprunt assez récent ? », s'interroge Pierre Chantraine (*DELG*, s.u. βύρσα).

9. Appartiendraient respectivement à un parler de Chypre et de Crète βύβλοι (« gardiens de tombeaux » ?) et βυδοί (« musiciens » ?) ; βύνητος, qui désigne un vêtement non précisé, serait égyptien, et βυρρός (« scarabée ») étrusque ; βυκάνη (une sorte de trompette recourbée) et ses dérivés sont à rapprocher du latin *bucina*, βύριον, βυριόθεν, βυρμός du messapien βαυρία (« maison »), et βυτίνη, doublet probable de πυτίνη, désignant en attique une bouteille recouverte d'osier tressé, est pour Hésychios un mot tarentin. Viennent enfin du phénicien ou d'une autre langue sémitique βύσσος (« lin ») et ses dérivés, ainsi peut-être que βύβλος (« papyrus ») et les mots de cette famille, bien que l'explication selon laquelle il y faudrait retrouver le nom de la ville de Byblos n'aille pas sans difficulté.

mer, sur le thème βυσ-, parfois réduit à βυ-, qui « serait issu d'une racine imitative mal déterminée *b(h)u-, *p(h)u- signifiant "souffler" ¹⁰ ».

Les mots grecs en βυ- sont donc assez nombreux, mais souvent familiers ou techniques, ce qui explique l'extrême rareté, voire le caractère unique, à notre connaissance, de la plupart. Sans doute est-il également significatif qu'aucun, pas même βυθός, ne puisse recevoir une étymologie indo-européenne clairement établie. Qui prend le risque de sembler un des « aventuriers de la linguistique » dénoncés par Antoine Meillet, d'après lequel

hors les cas évidents [...], les interprétations de noms propres ne sauraient être prouvées et n'ont, par suite, que la valeur de jeux d'esprit ¹¹,

ne peut raisonnablement, dans ces conditions, en prétendant expliquer le nom de Bynè, que tâcher de l'insérer dans une série connue, en se limitant aux faits grecs. Or, la famille de βυθός semblant exclue pour des raisons phonétiques, comme celle de βύρσα, ne reste que celle de βύω, à commencer par ἐβύνουν, βυννεῖν et διαβύνεται.

Le premier de ces hapax est dans le vers 645 de la *Paix* d'Aristophane :

[...] χρυσίῳ τῶν ταῦτα ποιούντων ἐβύνουν τὸ στόμα,

ce que, par exemple, Pascal Thiery traduit dans la Bibliothèque de la Pléiade (1997) :

[...] se mirent à bourrer d'or la bouche des auteurs de ces agissements.

Le second est cité par Hésychios :

βυννεῖν · τὸ ἐν τῷ στόματι κατέχειν τι.

Il apparaît immédiatement que βύνεῖν et βυννεῖν, à côté de *βύνειν (retrouvé dans διαβύνεται), peuvent entretenir le même rapport que, par exemple, σελήνη (dorien σελάννα) et, en éolien, σελάννα, de *σελάσνᾶ, ce qui conduirait à supposer une forme plus ancienne, *βυσνεῖν ou plutôt *βυσνέειν, dont le parallèle de τιθηνεῖν, dérivé de τιθήνᾶ/τιθήνη, autoriserait à faire un dénominatif de *βυσνᾶ. Une telle solution serait plus économique que celle de Pierre Chantraine (*DELG*, s.u. βύνέω), pour qui

On pose un thème βυσ- et le présent βύνέω serait un présent à nasale infixée comparable à κυνέω, pour lequel on pose *κυνε-σ-ω substitut de *κυνε-σ-μι ; on admet de même *βυ-νε-σ-ω ; l'υ long serait issu d'une 3^e personne du pluriel *βυσσοντι [...] ; le détail reste très hypothétique. Si

10. P. CHANTRAINE, *DELG*, s.u. βύνέω.

11. Cf. Michel CASEVITZ, « Sur l'étymologie de quelques noms propres », *Revue de Philologie* 65 (1991), p. 83-84.

βῦνω (de *βύσνω) était ancien, on pourrait voir dans βυνέω une flexion contractée secondaire.

Encore faudrait-il que ce *βυσνᾶ eût existé. Mais, précisément, ne serait-ce pas lui que nous retrouvons dans le nom ou surnom de la déesse, Βύνη ? Notre hypothèse ne serait donc peut-être pas uniquement une vue de l'esprit, quoiqu'elle reste à démontrer.

Revenons à cette famille de mots en βυσ- et parfois βυ-, βυθ-, βυκ- ou βυτ-, où le sème /plénitude/, et même /plénitude de ce qui est gonflé/, a pu évoluer dans plusieurs directions pour autoriser à désigner aussi bien un bouchon (βύθαλον, βύσμα et βύστρα) que l'étourneau (βύθων), parce qu'il vit en bandes compactes (cf. βυθόν), un ouragan (βύκτης), des choses ennuyeuses et, peut-on dire vulgairement, « gonflantes » (βυκτά), voire un filet aux mailles serrées (βυστίχοις ?). Il n'est pas absurde de penser que sur le thème βυσ- exista un autre mot, du même type que αἴνη, θοίνη, ποινή, ὠλένη, ὠνή ou ζώνη, κλίνη, τιθήνη, etc., appartenant comme la plupart des dérivés en -vo-/-vā- au vocabulaire familier ou populaire¹², dont proviendraient βυνεῖν et βυννεῖν.

Ce qu'il aurait signifié ? Ces dénominatifs doivent nous aider à le préciser. Et rapprochons l'adjectif βυζόν, glossé par Hésychios, de manière assez confuse, πυκνόν · συνετόν · γάρυρον δὲ καὶ μέγα, qui semble à l'origine d'un nom tardif du sein, βυζιον, d'où le dérivé βυζάστρια (« nourrice »). Βύνη pourrait avoir été d'abord un terme de *nursery* désignant la nourrice ou la mère allaitant son enfant, et donc *gonflée de lait*, ou celle qui *gavait de bouillie* un enfant sevré plus ou moins complètement.

On préférera la seconde interprétation, qui permet de mieux comprendre le lemme d'Hésychios et surtout le vers d'Aristophane : les étrangers ne se contentaient pas de corrompre les orateurs athéniens en leur « bourrant » la bouche avec de l'or, ils montraient qu'ils ne les estimaient pas plus que des enfants sans expérience ni réflexion.

Le substantif *βῦνᾶ/βύνη (« gaveuse ») n'étant pas attesté directement – nul ne s'en étonnera pour un terme de ce genre –, il faut pourtant voir si la légende d'Inô-Leucothéa-Bynè permet de renforcer notre hypothèse. Or cette « maîtresse de la mer » (Alcman, fr. 50 [b] Page) était la protectrice des marins en détresse, à qui l'on pouvait offrir des sacrifices sur le rivage : les deux passages de Lycophron le confirment, après l'*Odyssée*¹³ ; elle était restée proche des humains, dont elle avait gardé le langage

12. Pierre CHANTRAINE, *La Formation des noms en grec ancien*, Paris, Klincksieck, 1933, p. 190.

13. Voir aussi [Apollodore], *Bibliothèque*, III, 4, 29, Nonnos, *Dionysiaques*, IX, v. 86-87, et X, v. 123-125, et l'*Hymne orphique* 74, v. 3-4 et 6-7.

(*Odyssée*, V, vers 334, et le fragment 745 Pfeiffer) ; elle était surtout une *mère*, réelle ou non. Celle de Mélicerte, qu'elle aurait tenu dans ses bras lorsqu'elle se précipita dans les flots pour une mort qui, paradoxalement, les immortalisa tous deux (cf. le fragment 91 de Callimaque), celle d'Ulysse¹⁴, celle du petit Dionysos¹⁵, une « Bonne Mère », une Madone, une *mater dolorosa – flebilis Ino*, dit Horace¹⁶ – dont les larmes même auraient été « *nourricières* » (Euphorion, qui peut faire discrètement allusion à la signification de Βύνη), mais que son amour maternel exclusif conduisit à poursuivre de sa haine Phrixos et Hellè, les enfants nés d'une première union de son mari, Athamas.

Mère et mer. Bien que fortuit, le rapprochement permis par notre langue est exact en ce qui concerne Inô-Leucothéa-Bynè, comme en ce qui concerne Thétis ou bien Eurynomè, fille de l'Océan¹⁷. Mais c'est que, remarque Gaston Bachelard,

Des quatre éléments, il n'y a que l'eau qui puisse bercer. C'est elle l'*élément berçant*. C'est un trait de plus de son caractère féminin : elle berce comme une mère¹⁸.

*

* *

Concluons. *La Gaveuse*, tel est apparemment le sens de Bynè, nom d'une obscure « Bonne Mère » que des poètes amateurs de mots rares et pittoresques purent assimiler à Inô-Leucothéa, s'il ne fut pas dès l'origine le surnom affectueux, emprunté à la *nursery*, de cette déesse née mortelle, avec laquelle une certaine familiarité n'était point déplacée. De cela nous ne pouvons apporter aucune preuve. Pourtant on reconnaîtra peut-être que le rattachement de Βύνη à la famille de βύω ne rencontre aucun obstacle et que, satisfaisant tant au point de vue phonétique qu'au point de vue sémantique, il trouve un assez ferme appui dans la légende de celle qui,

14. Cf. « L'Épisode d'Inô-Leucothéa », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* (2004/2), p. 97-110.

15. Nonnos, *Dionysiaques*, IX, v. 53-71 et 94-110 (cf. v. 151-152), XXI, v. 175 et 181, XXXIX, v. 104-105, et l'*Hymne orphique* 74, v. 2. Inô, qui était la sœur de Sémélé (Hésiode, *Théogonie*, v. 976, Pindare, *Pythiques*, XI, v. 1-3), recueillit Dionysos, son neveu, en s'attirant la haine d'Héra (Ovide, *Métamorphoses*, IV, v. 416-562). D'où son malheur et, indirectement, sa divinisation.

16. *Art poétique*, v. 123.

17. Cf. *Iliade*, VI, v. 135-137 et XVIII, v. 394-405.

18. *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière* (1942), réédition, Paris, José Corti - Livre de Poche, 1994, p. 150 ; cf. tout le chapitre V.

d'après Cicéron, fut honorée dans toute la Grèce¹⁹, et à laquelle on rendit un culte secret²⁰, tout en permettant de mieux comprendre un hapax d'Aristophane.

Une dernière chose, sans vouloir trop démontrer : comment ne pas remarquer qu'en se métamorphosant²¹ pour venir se poser sur le radeau d'Ulysse (*Odyssée*, V, vers 337 et 353) Inô-Leucothéa devient apparemment un pétrel (αἰθυία), c'est-à-dire un oiseau marin qui, pour nourrir ses petits, les *gave en dégorgeant*, au sens premier du terme, une partie de ce qu'il a lui-même ingurgité ?

Ils nourrissent et engraisent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec la substance à demi digérée et déjà réduite en huile des poissons dont ils font leur principale et peut-être leur unique nourriture,

écrit ainsi déjà Buffon dans son *Histoire naturelle*. Et plus loin, à propos du pétrel-puffin :

Dès que le petit est éclos, la mère le quitte de grand matin pour ne revenir que le soir, et c'est pendant la nuit qu'elle le nourrit, en le gorgeant par intervalles de la substance du poisson qu'elle pêche tout le jour à la mer. L'aliment, à demi digéré dans son estomac, se convertit en une sorte d'huile qu'elle donne à son petit. Cette nourriture le rend extrêmement gras²².

Gérard LAMBIN
Université de Rennes 2

19. Cicéron, *Sur la Nature des dieux*, III, 15, 39. Elle fut, de plus, à Rome, assimilée à une vieille divinité italique, *Mater Matuta*.

20. Libanios, *Discours*, XIV, 65, où les Mystères d'Inô sont évoqués avant ceux de son fils (Mélécerte), des Cabires et de Dèmèter.

21. William B. STANFORD, par exemple, estime dans son commentaire (*The Odyssey of Homer*, I, Londres, Macmillan & cie, 1947, p. 303) que la déesse est seulement comparée à un oiseau, et tel était déjà l'avis d'Eustathe. Cela ne changerait rien pour nous.

22. Georges-Louis LECLERC DE BUFFON, *Œuvres complètes*, 28, Paris, Baudouin, 1828, p. 340 et 356.